

# AU PARNASSE CANADIEN

## LES OUTARDES

(Pour le TERROIR)

(A ma petite sœur.)

*C'est l'automne partout dans nos campagnes jaunes,  
L'automne dans les champs, l'automne sur les aulnes,  
Tout annonce l'hiver.*

*C'est l'heure du départ, vers des rives nouvelles,  
Des oiseaux migrateurs, des canards, des sarcelles  
Et des fous de la mer.*

*Les uns sont dispersés, les autres vont par groupe ;  
Aux bois et dans les lacs, on s'appelle, on s'attroupe  
A la pointe du jour.*

*Et voilà que soudain vibre dans l'air sonore  
Des cris d'oiseaux connus qu'on ne voit pas encore,  
Qui viennent à leur tour.*

*A ne pas s'y tromper, ce sont bien les outardes,  
On reconnaît de loin le son des voix criardes,  
Et la file apparaît :*

*Devant viennent les chefs, vieux mâles capitaines  
Qui dirigent la troupe aux régions lointaines  
Que leur âme rêvait.*

*Lentement, battant de leurs ailes sifflantes,  
Les outardes s'en vont de plus en plus pesantes,  
A la pluie, au beau temps.*

*Après les capitaines, viennent les couveuses  
Et, pour fermer les rangs des sombres voyageuses,  
Les jeunes du printemps.*

*En survolant les monts et les champs et la grève,  
Les grands oiseaux s'en vont en se parlant sans trêve  
Et tout fuit derrière eux ;*

*C'est une longue histoire en cette longue route  
S'égrenant en passant et puis se perdant toute  
Sous la voûte des cieus.*

*En quittant le pays, que disent les outardes ?  
Que vous racontez-vous, éternelles bavardes  
Tout le long du chemin ?*

*Du fleuve St-Laurent, parlez-vous des falaises,  
Où vous couviez jadis en prenant tous vos aises  
Sans voir un être humain ?*

*Peut-être parlez-vous du pays plus fertile  
Où vous mènent tout droit vos mâles chefs de file  
Au plumage verni ?*

*Ou bien regrettez-vous l'île de l'Anticoste  
Où rarement encor, quelque navire accoste,  
Où vous faites vos nids ?*

*Elles sont déjà loin. Dans nos campagnes jaunes,  
C'est silence à nouveau sur les champs et les aulnes,  
Tout annonce l'hiver.*

*C'est l'heure du départ vers des rives nouvelles  
Des oiseaux migrateurs, outardes et sarcelles  
Et des fous de la mer.*

## Poème du blé sacré

DANS LA "BATTERIE"

*C'est ici le grenier où l'on bat les épis.  
Sous le combre ogival, voici l'aire poudreuse,  
Voici l'aire embaumée, opulente et joyeuse,  
Blonde comme les champs par l'automne mûris !*

*Jusqu'au faîte, ô trésor, la moisson s'amoncelle !  
Cette richesse est bonne et cette grange est belle,  
Replète d'épis mûrs,  
Voisine sous les cieus où les astres s'entassent  
Du toit humble et sonore, où rieuses, s'énacent  
Des gerbes d'enfants purs.*

*La batteuse crépite ; et, tout comme naguère,  
Où les fléaux levés s'abaissant dru sur l'aire  
Cadençaient un refrain,  
On engrène en chantant les lourdes javelines,  
Et l'on exalte encore au bourdon des machines  
L'aisance et le bon pain.*

*Pourtant je ne viens pas pour cet essaim frivole,  
Ce bourdonnant essaim de la bale qui vole  
Aux pièces du pignon ;  
Pour entendre gémir le chaume et la javelle,  
Pour voir ce qui, grenaille ou poussière, se mêle  
Hélas ! à la moisson !*

*Pour la paille qui tombe, abondante et dorée,  
Comme une chute, et qui, proscrite et séparée,  
En flots tumultueux  
S'éloigne vers l'exil sous le fer et l'outrage,  
La paille qu'un vieillard attentif au vannage  
Fixe silencieux !*

*Sous ces combles bruyants, c'est le grain qui m'amène.  
Ah ! le voici qui roule et scintille et s'égraine  
Comme le sable d'or sous les ondes d'été ;  
Ruisselet mince, au fond des collines de pailles,  
Mais fécond et pouvant, gonflé par les semailles  
Couvrir l'immensité !*

*O froment ! perle chère et de l'azur tombée,  
Doux joyau que l'aurore,  
Maternelle et courbée,  
En souriant abreuve à même son amphore ;  
Que la brise et le merle effleurent en chantant,  
Qu'un soleil généreux enivre de lumière,  
Que, de sa coupe fraîche, et calme et désaltère  
Le soir compatissant !*

## LE SOIR A L'ANGELUS, BENEDICTION DES BLES

*Le soir ! ô grain sacré ! quand le dernier murmure  
Dans le berceau qui jase et dans les nids s'éteint ;  
Sur les monts où le ciel penche son front serein,  
Sur la plaine où s'endort la moisson, lasse et mûre,  
Quand le jour affaissé pourtant distille encor,  
Comme un doux miel d'érable, un dernier rayon d'or ;  
Lorsque l'homme accablé, qui, lentement, ramène  
Au toit béni qui fume un troupeau du vallon,  
S'arrête pour entendre au seuil de son domaine*

Alphée POIRIER.